

DC 73
M 3



FONDO ECLESIÁSTICO
VALVERDE Y TELLEZ

CHARLEMAGNE

ET

L'EMPIRE CAROLINGIEN

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRES A L'AVÈNEMENT DES CAROLINGIENS

ROIS FAINÉANTS ET MAIRES DU PALAIS. — Réaction d'Ébroïn contre l'aristocratie. Il relève le peuple en Neustrie. — Après Ébroïn, triomphe définitif de l'aristocratie austrasienne. — Gouvernement de Peppin de Herstall. — Les missionnaires anglo-saxons. — Eude, roi d'Aquitaine. — CHARLES-MARTEL. — La Neustrie subjuguée. — Invasion des biens d'Église.

(638-721.)

I

Avec le roi Dagobert, qui était mort en 638, avait fini la puissance des Mérovingiens¹. Deux enfants en bas âge, Sighebert et Chlodowig, étaient les seuls héritiers de ce prince énergique dont le nom est resté chez nous populaire. L'un était déjà roi d'Austrasie; l'autre fut reconnu roi de Neustrie et de Bourgondie; mais, dans chacun des trois royaumes, l'autorité effective passa pour un siècle aux maires du palais, et les derniers descendants de Clovis n'eurent plus que le rôle de *rois fainéants*.

¹. Voyez les *Origines de la France*, par Henri Martin, 4 vol. in-8 avec gravures, Jouvet et C^o.

006420

Le duc Ega, maire de Neustrie, et Peppin de Landen, maire d'Austrasie, ne remplirent pas longtemps leurs fonctions; ils moururent tous deux à quelques mois de distance (639-640). Le premier fut remplacé par Erkinsald, seigneur qui possédait Péronne et d'autres domaines sur la rivière de Somme, et qui était parent, par sa mère, du roi Dagobert. Le second, qui, en mariant une de ses filles au fils du célèbre Arnulf de Metz, avait fondé la plus grande race aristocratique de l'empire frank, eut pour successeur son fils Grimoald.

Pendant quinze ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort des rois Sighebert et Chlodowig, les annales frankes ne présentent rien de notable; mais bientôt après apparaît en Neustrie, un homme fort, appelé Ébroïn. Ce nouveau maire du palais, un Frank du Soissonnais, riche, et de basse origine, dit-on, gouverne la Neustrie et la Bourgondie pour Chlothar, fils aîné de Chlodowig, tandis que les Austrasiens, qui avaient pour roi le petit Hilderik, un autre fils du monarque défunt, déféraient la mairie au duc Wulfoad. Avec Ébroïn, l'histoire reprend un grand intérêt.

Ame violente, orgueilleuse, intrépide, que nul scrupule et nulle crainte ne détournent du but, il veut abattre, au profit de la couronne et des masses, l'aristocratie dont il a reçu son pouvoir, et confond dans sa personne la royauté et la mairie, tout en entourant de vains honneurs le fantôme royal au nom duquel il commande. La classe anarchique des leudes ayant été incapable d'user de ses avantages sur la monarchie pour fonder un sénat, un gouvernement aristocratique un peu régulier, et n'ayant produit, sous le titre de mairie, qu'une espèce de *sous-royauté* (*major-domus, sub-regulus*), il était naturel que la mairie s'animât d'instincts monarchiques et se retournât contre le parti qui l'avait créée.

On ne connaît guère les actions d'Ébroïn que par les récits de ses ennemis, les biographes de saint Léger, et l'on peut supposer que ceux-ci l'ont calomnié en l'accusant de vendre la justice au poids de

l'or dans les mâls; mais on ne saurait douter qu'il n'ait employé les moyens les plus impitoyables et les plus arbitraires pour comprimer les leudes: il ne cherchait contre eux que des prétextes de confiscation, « versait le sang des nobles hommes pour des fautes légères », et foulait aux pieds toutes les coutumes barbares; il porta à l'aristocratie un coup d'une extrême hardiesse, en déchirant de sa seule autorité le décret de l'assemblée de Paris (614) qui prescrivait de choisir les comtes dans les comtés qu'ils devaient gouverner. La résistance fut faible en Neustrie, mais, en Bourgondie, Ébroïn rencontra, à la tête des grands, un adversaire indomptable: c'était Léodegher, évêque d'Autun, dont l'Église a fait un saint (saint Léger), mais en qui l'histoire voit surtout un courageux chef de faction. Après plusieurs années de tiraillements et d'hostilités sourdes, les choses en vinrent à tel point qu'Ébroïn défendit par un édit royal à tout Burgonde de se présenter au palais du roi sans avoir été mandé; il préparait des mesures terribles, lorsque le jeune roi Chlothar III « fut rappelé par le Seigneur », dans un âge moins avancé encore que son père Chlodowig ou que son oncle Sighebert; tous ces Mérovingiens étaient hommes à douze ou treize ans, et caducs à vingt. La plupart étaient emportés par des dysenteries, suite de leur intempérance (670).

La mort de Chlothar III fut le signal d'une brusque révolution: Ébroïn, qui, depuis longtemps peut-être, n'avait pas convoqué de mâl national, et qui craignait qu'une révolte générale n'éclatât si tous les seigneurs neustriens et burgondes se trouvaient réunis en quelque occasion que ce fût, proclama roi le jeune Théoderik, troisième fils de Chlodowig II, sans attendre les leudes, qui se dirigeaient de toutes parts vers les rives de la Seine pour élever Théoderik sur le bouclier; les leudes rencontrèrent sur toutes les routes des messagers d'Ébroïn qui leur portaient l'ordre de retourner chez eux. Les leudes répondirent à cette audacieuse violation des coutumes nationales par une insurrection universelle: les partisans

d'Ébroïn furent forcés de s'enfuir ou de suivre le torrent, sous peine d'être massacrés ou brûlés dans leurs maisons, et des députés allèrent offrir les couronnes de Neustrie et de Burgondie au roi d'Austrasie Hilderik.

Ébroïn, abandonné de tous, se réfugia dans une église, pendant que ses ennemis pillaient et se partageaient ses trésors, fruit de treize ans de pouvoir arbitraire. Les évêques, et même Léodegher ou saint Léger d'Autun, au dire de ses panégyristes, s'interposèrent pour qu'on ne violât point le droit d'asile dans la personne du maire déchu : on épargna donc la vie d'Ébroïn; on le tondit et on l'envoya en exil au monastère de Luxeuil; on coupa aussi les cheveux au roi d'Ébroïn, le jeune Théoderik, et on l'enferma au couvent de Saint-Denis.

La chute d'Ébroïn eut des conséquences qui rappellent les suites de la ruine de Brunehilde : les grands imposèrent leurs conditions à Hilderik, comme autrefois à Chlother II; chaque race reprit ses lois et ses coutumes; les leudes neustriens et burgondes exigèrent l'abolition de la mairie viagère, qui, après avoir été une garantie contre la royauté, était devenue plus redoutable qu'elle, et l'on convint que les grands exerceraient tour à tour les fonctions de maire.

L'évêque Léodegher fut pendant quelque temps le véritable maire du royaume neustro-burgondien, quoiqu'il n'en eût pas le titre; mais la bonne intelligence ne dura guère entre Hilderik et les leudes : ce jeune prince, qui avait quitté Metz pour s'établir dans le Parisis, au centre de l'Empire gallo-frank, faisait exception dans sa race dégénérée : il avait l'énergie et les passions fougueuses de ses ancêtres; il viola bientôt les conditions auxquelles il avait reçu le trône et montra aux leudes un autre Ébroïn. L'évêque Léodegher, l'ayant menacé, se vit exilé à Luxeuil, dans ce même monastère où était renfermé son ancien adversaire Ébroïn.

Là, ces deux fiers ennemis, rapprochés par une semblable infortune, se jurèrent de vivre en paix et en concorde dans leur commun

asile; mais ni l'un ni l'autre n'étaient résignés à rester ensevelis dans l'ombre du cloître : selon toute apparence, à peine réunis à Luxeuil, ils entrèrent ensemble dans une vaste conspiration contre Hilderik, qui venait de pousser les grands à la dernière exaspération, en faisant attacher à un poteau et battre de verges un noble homme de la truste royale, appelé Bodolen : c'était le châtiment réservé par la loi aux esclaves. On reçut bientôt à Luxeuil la nouvelle de l'issue du complot : Bodolen et ses amis avaient surpris le roi chassant dans la forêt de Leuconie (aujourd'hui la forêt de Bondi), non loin de la maison royale de Chelles, et l'avaient égorgé avec sa femme enceinte et un petit enfant (septembre 673).

Ébroïn et Léodegher sortirent tous deux de Luxeuil, après avoir renouvelé entre les mains de l'abbé le serment d'oublier le passé : ils entrèrent ensemble dans Autun, chacun à la tête de ses partisans, puis se dirigèrent de cette ville vers Paris, afin de se rendre près du roi-moine Théoderik, qu'on avait tiré de Saint-Denis; mais leur bon accord, déjà fort compromis à Autun, se rompit complètement chemin faisant. Ébroïn voulait ressaisir la mairie; Léodegher voulait la conférer à Leudès (*Lieudesius*), fils d'Erkinoald, le prédécesseur d'Ébroïn. Ébroïn partit de nuit dans la crainte d'être arrêté, et s'en alla dans ses domaines du Soissonnais; l'évêque d'Autun poursuivit sa route pour rejoindre les grands de Neustrie.

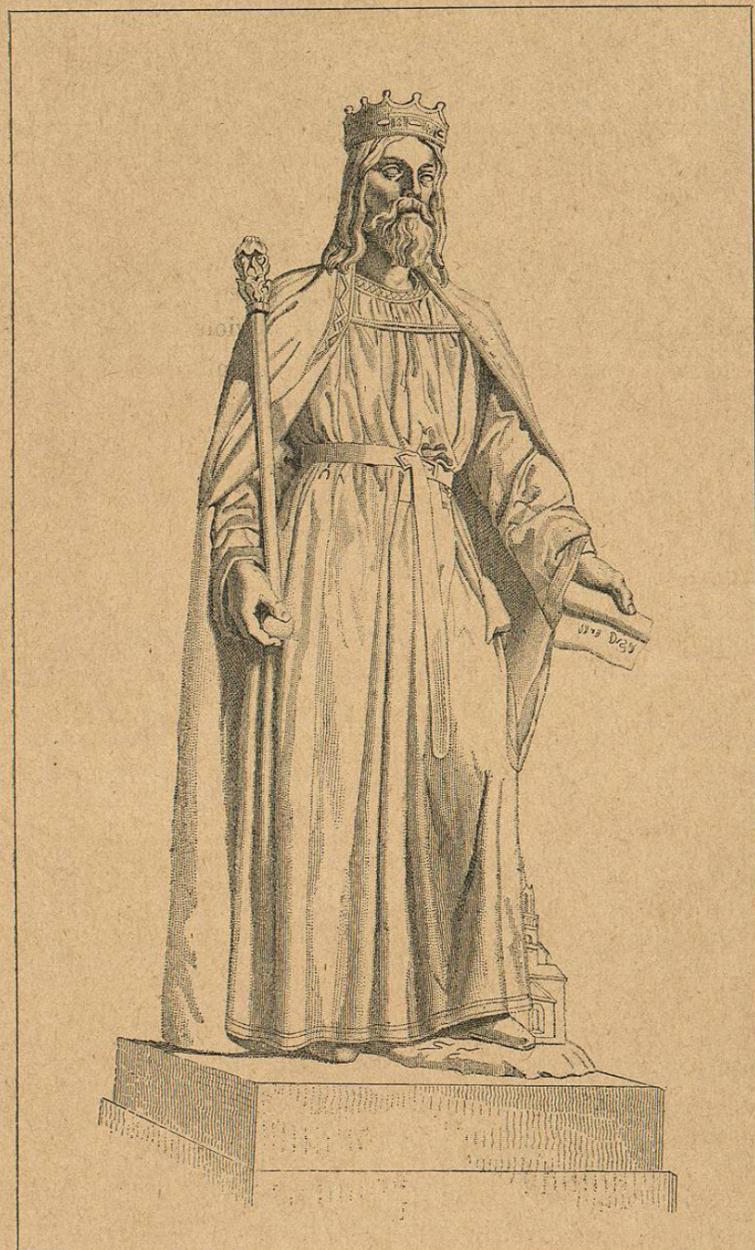
Ceux-ci proclamèrent dans un mal solennel Théoderik roi et Leudès maire, se dispersèrent ensuite, et retournèrent chez eux, comme si tout eût été fini par cette cérémonie. Ils semblèrent oublier qu'Ébroïn était libre et qu'il avait le fer à la main.

Ébroïn ne perdait pas son temps : il avait jeté son habit de moine, laissé repousser ses cheveux, puis convoqué sur ses terres tous ses amis, tous ses fauteurs, tous les gens pauvres et hardis qui ne dépendaient d'aucun chef de truste et qu'attirait l'espoir de se partager les biens des grands; il pactisa avec divers chefs austrasiens, naguère ses ennemis; une foule d'aventuriers du pays de l'Est

accoururent sous ses drapeaux. Les *Gesta Francorum* racontent qu'au moment d'agir, saisi de quelque inquiétude, il envoya demander conseil à saint Ouen, évêque de Rouen : le vieux ministre de Dagobert ne lui répondit que ces mots : « Qu'il te souviene de Frédégonde ! » La morale de ce conseil était un peu extraordinaire pour un saint. « Ébroïn, comme il avait l'esprit ouvert, comprit » ; il proclama roi, sous le nom de Chlodowig, un enfant qu'il prétendit être le fils de Chlothar III, et saisit rapidement l'offensive. Au bruit de ses préparatifs, le maire Leudès et le roi Théoderik avaient rassemblé quelques troupes sur l'Oise, et s'étaient établis à Pont-Sainte-Maxence.

Une nuit, l'armée d'Ébroïn, arrivée à marche forcée des environs de Soissons, passa l'Oise et pénétra dans la ville par escalade : le roi et le maire eurent à peine le temps de s'enfuir en emportant le trésor royal ; une grande partie des gens de la cour furent massacrés. Leudès avait emmené le roi sur les bords de la Somme, où étaient ses propres possessions ; mais il ne put s'y défendre : Ébroïn suivit les fugitifs l'épée dans les reins ; le trésor royal tomba en son pouvoir ; le roi lui-même fut atteint et pris ; on ne lui fit aucun mal ; Leudès, sur le serment d'Ébroïn qui lui garantissait la vie sauve, se rendit auprès du vainqueur pour faire sa paix ; il fut traîtreusement massacré. Ébroïn frappa un rival dans Leudès, et conserva dans Théoderik un instrument qui pouvait redevenir utile.

On confina le pauvre prince dans quelque métairie isolée, et l'on répandit le bruit de sa mort. Toute la Neustrie reconnut le prétendu fils de Chlothar III ; mais l'Austrasie et une grande partie de la Bourgogne repoussèrent le *faux roi*. La veuve du roi Sighebert II, qui vivait encore en Austrasie, avait appris par des voyageurs que son fils Dagobert n'était pas mort, et qu'il était dans un monastère d'Irlande où Grimoald l'avait envoyé dix-huit ans auparavant : elle détermina le maire Wulfoald et les chefs austrasiens à faire revenir ce jeune homme du fond de l'île d'Occident, et à le prendre pour

DAGOBERT I^{er}